

La maîtresse
d'école

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Toussaint, Ismène
La maîtresse d'école

Sommaire [2]. La tentation du théâtre.

ISBN 978-2-89585-857-7 (vol. 2)

I. Titre. II. Toussaint, Ismène. Tentation du théâtre.

PS8639.O988M34 2015 C843'.6 C2015-941130-0

PS9639.O988M34 2015

© 2016 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Illustration de la page couverture : Annie Boulanger

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

prologue.ca

Distribution en Europe :

DILISCO

dilisco-diffusion-distribution.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2016

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

ISMÈNE TOUSSAINT

La maîtresse d'école



La tentation du théâtre



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure

Roman

La maîtresse d'école, tome 1 : *Les voix de la plaine*, Les Éditeurs réunis, 2015 (sélection des librairies, de la revue *Les libraires*, de la Maison de la Presse internationale et du club Québec Loisirs).

Essais, témoignages et portraits

Gabriel Dumont, Souvenirs de résistance d'un immortel de l'Ouest, Québec, Éditions Cornac, 2009 (avec Denis Combet).

Gabrielle Roy et le nationalisme québécois, Montréal, Éditions Lanctôt, 2006.

Louis Riel, Journaux de guerre et de prison, suivis de *Chronologie métisse 1604-2006*, Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, 2005.

Les chemins retrouvés de Gabrielle Roy, Témoins d'occasions au Québec, Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, 2004.

La littérature de l'Ouest canadien, Trois siècles d'écriture, dans *L'encyclopédie du Canada 2000*, Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, 2000 (collectif); et dans *L'action nationale*, Montréal, hiver 2001 (Prix André-Laurendeau).

Portraits d'auteurs et de personnages historiques québécois, canadiens-français et métis, dans *L'encyclopédie du Canada 2000*, Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, 2000 (collectif).

Louis Riel, Le bison de cristal, Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, 2000 (Plume d'aigle métisse du Manitoba).

Les chemins secrets de Gabrielle Roy, Témoins d'occasions, Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, 1999 (sélection de la Maison de la Presse internationale).

Traduction et adaptation

Les réfugiés, roman de Sir Arthur Conan Doyle, Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, 2003.

Visitez les sites web de l'auteure :

www.ismenetoussaint.ca

www.ismenetoussaint.com

www.louisriel.org

*À monsieur Paul Thépaut, mon ancien professeur de français
en Bretagne, à qui je dois en partie ma vocation d'auteure*

*À feu mes amis Léon et Edgar Crites, de Cardinal,
respectivement agriculteur et conducteur*

*À mes neveux Léontine et Élie-Maria Toussaint, qui m'ont inspiré
les écoliers Louise Chastel et Jules Lançon*

Note au lecteur

Cet ouvrage est un roman. Par conséquent, s'il s'inspire de la vie de la romancière Gabrielle Roy (1909-1983), il prend aussi des libertés avec elle et mêle des faits et des personnages réels à des faits et des personnages imaginaires.

Les lecteurs désireux de connaître sa véritable histoire pourront se reporter à son autobiographie, *La détresse et l'enchantement*, suivie de *Le temps qui m'a manqué*, ainsi qu'aux livres et aux biographies ayant paru depuis sa disparition. Par ailleurs, je les invite à découvrir deux de mes ouvrages, *Les chemins secrets de Gabrielle Roy* et *Les chemins retrouvés de Gabrielle Roy*, qui ont donné la parole aux témoins de son existence. Ils y retrouveront en outre plusieurs personnes devenues des personnages dans le présent roman.

I.T.

1

Les voix des fermiers de Cardinal emplissaient le magasin général. Ce vendredi soir de la mi-novembre 1929, une demi-douzaine d'entre eux étaient réunis autour d'une des tables rondes qui en occupaient un coin, devant des chopines de bière éclairées par une petite lampe à cheminée de verre.

— Je ne comprends pas, je ne comprends pas, ne cessait de se lamenter Joseph Lançon, la tête entre les mains. Partir, comme cela, sans prévenir...

Le Français d'une quarantaine d'années faisait allusion à son employé, Jean Frappier, qui avait mystérieusement disparu de son exploitation depuis maintenant trois nuits.

Il y eut un moment de silence, durant lequel les buveurs s'absorbèrent dans la contemplation des volutes de fumée qui s'échappaient de leur pipe. Au-dehors, le clocher de l'église Sainte-Thérèse sonna la demie de six heures. Il faisait déjà nuit noire et la neige, poussée de biais par le vent, tombait dru, sans un bruit lorsqu'elle atteignait le sol recouvert d'une abondante couche de flocons.

Puis Joseph Lançon releva la tête, son regard bleu brouillé de larmes, son visage d'ordinaire frais et rond, plissé de rides.

— Me faire cela à moi, qui l'avais accueilli comme un fils, gémit-il encore. Tout de même, il aurait pu m'avertir, me laisser une lettre ou quelque chose...

— Allons, Joe, le reprit gentiment Augustin Picoud, un grand gaillard moustachu, en le frappant sur l'épaule pour le reconforter. Y va falloir t'en remettre !

Le propriétaire des lieux s'avança vers la tablée en souriant, un pichet à la main :

— Bah, y va p'têt' revenir, vot' Jean ! Tenez, m'sieur Lançon, prenez donc un aut' verre, ça va vous faire du bien !

— Merci, monsieur Chastel, mais j'en doute fort. Quand on a vu qu'il était en retard pour le petit-déjeuner, avant-hier, ma femme s'est rendue à sa chambre. Elle était vide : il avait emporté toutes ses affaires. D'ailleurs, il ne s'était pas couché, son lit n'était même pas défait...

— Ben, donnez-lui un peu de temps, y va p'têt' vous écrire ou vous téléphoner, renchérit le tenancier, qui faisait preuve en toutes circonstances d'un optimisme bon enfant.

— J'aimerais cela, soupira le pauvre homme en s'essuyant furtivement les yeux, mais je ne me fais pas d'illusions.

Le commerçant hocha la tête en signe d'impuissance, resservit ses clients, puis s'en alla vaquer à ses occupations dans l'arrière-boutique.

La conversation entre ces derniers se poursuit :

— Ah, y'a ben une explication à tout ça, déclara Augustin Picoud. On s'en va pas de même du jour au lendemain ! Vous vous étiez pas chicanés ? Tu peux ben nous l'dire, Joe, maintenant qu'on est entre nous aut' !

— Non, je vous jure que non, protesta celui-ci, on n'a jamais échangé un mot plus haut que l'autre depuis son arrivée ici l'été passé ! Et il s'entendait aussi très bien avec ma femme et mes enfants.

— Bah, on sait ben qu'z'êtes versatiles pis imprévisibles, vous aut', les Français ! railla Ovila Plessis, un gros cultivateur à l'air moqueur, pour tenter de détendre l'atmosphère. Frappier, y devait pas échapper à la règle... Il avait accompagné sa plaisanterie d'un clin d'œil complice.

— Sérieux, t'as rien vu venir ? questionna-t-il en tirant une odorante bouffée de tabac Alouette. Y était pas bizarre ces derniers temps ?

— Pas du tout ! C'était un gars plutôt gai et plein d'allant. Il avait bien ses sautes d'humeur, comme tout le monde ; il y avait aussi des jours où il était un peu renfermé, mais chacun a son caractère et le droit d'avoir ses misères. Du reste, cela ne durait jamais longtemps. Il se plaisait bien au Manitoba.

D'ailleurs, il m'avait annoncé le jour même qu'il avait décidé de demeurer définitivement dans le coin et d'acquérir sa propre terre d'ici quelques années...

— Mouais, ç'a pas de bon sens, grommela le père Lardon, le plus âgé de la bande, en se grattant le crâne sous sa casquette, la mine perplexe.

— En tout cas, j'espère qu'il ne lui est rien arrivé de grave... laissa tomber le pionnier français d'une voix sombre.

— Non, non, j'te promets que non, le rassura aussitôt Augustin Picoud. T'sé ben que des gars d'icitte et de Notre-Dame-de-Lourdes ont passé une journée pis une nuit entières à fouiller la région. Ils auraient trouvé quèqu' chose si lui était arrivé malheur.

Il marqua une pause pour bourrer le fourneau de sa pipe :

— J'gage plutôt qu'y s'est caché à l'insu des gars du chemin de fer dans l'train de marchandises qui s'arrête icitte toutes les nuits, à deux heures. Maintenant, avec toute la neige qui est tombée, ç'aurait pas été possible de retrouver des traces de pas entre ta ferme pis la gare. Y est sans doute descendu à Winnipeg, pis de là, p'têt' ben qu'y a pris un aut' train pour Montréal. P'têt' même qu'y a l'intention de retourner en France...

— Tu as peut-être raison, admit son interlocuteur, mais pour ce qui est de Montréal, non, il ne s'est jamais adapté

là-bas et puis il ne voulait plus travailler dans une banque. Quant à la France, il ne semblait pas souffrir du mal du pays. Quoi qu'il en soit, c'est une grande perte pour moi : c'était un gars solide et travailleur, et il apprenait vite. Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Qu'est-ce que je vais devenir ?

Et il enfouit son visage dans ses mains.

— On sait ben que t'es mal pris, Joe, commenta Honoré Magne, qui contrastait avec ses compagnons par son aspect sec et maigre. Mais t'en fais pas : mon plus jeune, Cyprien, y cherche de l'ouvrage dans l'moment. J'vas te l'envoyer, c'est un gros travaillant de même, pis tu seras pas déçu.

Les deux agriculteurs se tapèrent pour sceller leur accord.

— Merci, dit Joseph Lançon en esquissant enfin un sourire. Tu m'ôtes là une grosse épine du pied, Honoré.

— C'est ben normal de s'aider entre voisins. Pis les temps sont durs avec la crise qui s'en vient. On sait pas trop nous-mêmes c'qu'on va devenir.

Les paysans baissèrent le front en soupirant, puis avalèrent une gorgée de bière pour se remonter.

Un petit homme aux yeux fouineurs, qui était demeuré jusqu'ici silencieux, sans perdre pour autant une miette de la discussion, prit alors la parole. Il semblait avoir attendu le moment propice pour s'exprimer.

— Moé, j'gage que ç'a quèqu' chose à voir avec la p'tite maîtresse d'école, c't'affaire-là...

Intrigués, ses pairs redressèrent la tête et le fixèrent avec intensité.

— Y s'fréquentaient, ton gars et elle, pas vrai? rappela-t-il, ravi de l'intérêt qu'il suscitait.

— Oui, je crois... répondit l'ancien patron de Jean Frappier. En tout cas, ils étaient souvent ensemble et paraissaient bien s'entendre, mais j'ignore ce qu'il y avait vraiment entre eux. Lui ne parlait pas beaucoup d'elle à la maison et puis tu sais, mon épouse et moi, on n'est pas du genre à se mêler des affaires des autres.

— Ben moé, j'vas te l'dire... 'coute-moi ben, Joe. T'es ni aveugle ni sourd: ils étaient ben ensemble, certain, mais la fille, t'sé qu'elle s'est mise à traîner avec le fils à Beauchemin, le fameux Roderick... tout l'monde parle que de ça dans l'village. Y sont même partis toute une après-midi à cheval ensemble. Qu'est-ce qu'y s'est passé c'te jour-là, hein? J'voudrais ben l'savoir!

— Mais c'est un de ses élèves! objecta Joseph Lançon, incrédule. Elle avait peut-être besoin de lui parler...

— Ou de lui donner des leçons particulières, ricana le même, révélant peu à peu son tempérament mesquin et

enclin au commérage. Tout de même, c'est pas une conduite pour une maîtresse d'école, ça ! Courir deux lièvres à la fois, ça s'fait pas icitte !

— Tu te trompes, Gédéon, elle ne fait rien de mal, cette petite. Elle est jeune, c'est normal qu'elle sorte un peu avec des amis.

— Quand même, avec le fils Beauchemin ! T'sé la réputation qu'y a...

— Ah, c'est des histoires, ça, et des vieilles histoires en plus, il n'est pas pire que les autres ! Et puis cela n'explique quand même pas que mon gars ait tout plaqué à cause de ça. Il avait certainement une autre raison.

— Réfléchis : à c't'âge-là, les peines de cœur, ça peut vous rendre un homme fou...

— Qu'est-ce que tu connais à ça, toé ? le rabroua Augustin Picoud d'un ton bourru. T'as jamais approché une femme de ta vie !

Tous les participants se mirent à rire.

— P'têt' ben, p'têt' ben, rétorqua Gédéon, piqué au vif, en chassant d'une main les ronds de fumée que le précédant lui avait soufflés au visage. Même si ça vous regarde pas, ces choses-là. Mais y cachait p'têt' son jeu. T'as vraiment rien remarqué de spécial chez lui, Joe ?

— Non. Enfin, c'est vrai qu'il était pâle et qu'il faisait une drôle de tête au dernier souper : il n'a pas dit un mot, il semblait être ailleurs et n'a presque rien mangé. Mais comme je vous l'ai dit, cela lui arrivait des fois. Je pense qu'il était simplement fatigué : Gasparine et moi, on ne s'en est pas inquiétés et on l'a laissé tranquille, comme de coutume.

— Ben, tu vois qu'y était pas comme d'habitude ! triompha le cancanier. J'te gage qu'y s'est passé quèqu' chose avec c'te p'tite-là. Y'a des hommes qui ont ben changé icitte, depuis son arrivée, et qui en arrachent pour elle en maudit. Même des hommes mariés. Avec son genre à faire tourner toutes les têtes, qui dit qu'elle avait pas encore un aut' galant pis qu'ton gars, y l'a pas supporté ?...

À ces derniers mots, madame Chastel, qui avait écouté attentivement les hommes de la terre tout en comptant la recette de la journée derrière son comptoir, ne put s'empêcher de réagir avec véhémence :

— Alors là, vous y allez un peu fort, m'sieur Gareau ! Avec tout l'respect que j'vous dois en tant que client, j'peux pas vous laisser dire des choses de même ! J'suis ben d'accord avec vous que mam'zelle Roy aurait pas dû s'pavaner avec deux cavaliers, surtout avec un élève pis un garçon plus jeune qu'elle : c'est pas convenable pis ça fait scandale au pays. Elle est frivole pis inconstante, certain, mais elle est comme ça. Vous la changerez pas : elle vient de la ville pis c'est une *intellétuelle*,

elle voit pas les choses comme nous aut'. Maintenant, c'est une brave fille, serviable pis appliquée à sa tâche, pis pour sûr qu'elle fait pas de bêtises non plus : elle est ben trop fine pis trop indépendante pour ça. Verrez que ses sorties avec le fils à m'sieur Beauchemin, ça durera pas ben longtemps : elle m'a dit un jour qu'elle était pas pressée de fréquenter sérieusement pis de prendre un époux. Pis pour le reste, j'la connais assez pour savoir qu'elle cherche pas pantoute après les hommes mariés. Croyez qu'elle est intéressée par des vieux de la quarantaine et de la cinquantaine comme vous aut' ? Je l'ai toujours vu garder ses distances avec eux, elle les regarde pas pantoute. Seriez pas plutôt un brin jaloux parce qu'elle est jolie pis qu'elle ignore le célibataire que vous êtes, m'sieur Gareau ?

Douché par ce flot de paroles, l'intéressé rougit jusqu'aux oreilles avant de plonger le nez dans son verre en marmonnant, pareil à un garnement pris en faute.

Ses semblables s'esclaffèrent.

— Bon, il faut que je rentre, maintenant, décréta Joseph Lançon, soucieux de tirer son compère d'embarras par la même occasion. Et puis j'ai hâte d'annoncer à ma femme la nouvelle de la venue prochaine de ton fils chez nous, Honoré. Je crois que cela ne sert à rien de continuer à nous creuser les méninges : c'est Jean qui a la réponse à toutes nos questions.

La maîtresse d'école

— P'têt' qu'on connaîtra un jour la clé du mystère, y faut pas désespérer, conclut Augustin Picoud.

Le Français jeta quelques pièces sur la table :

— Les verres, c'est pour moi ce soir ! Encore merci, les gars. Ça me fait chaud au cœur de pouvoir compter sur des amis comme vous, j'ai bien de la chance.

Avec un sourire, les fermiers vidèrent le restant de leur pipée dans un cendrier, se levèrent en faisant racler leur chaise sur le plancher, et enfilèrent leur pelisse. Un épais nuage de fumée stagnait à présent au-dessus de la table.

— Bonsoir, mam' Chastel ! lancèrent-ils à la tenancière, qui les salua d'un signe du menton.

Une fois à l'extérieur, ils échangèrent encore quelques propos devant la porte, le col de leur manteau relevé pour se protéger des intempéries. Puis ils se séparèrent après avoir asséné de vigoureuses claques dans le dos de Joseph Lançon.

* * *

À peine les hommes s'étaient-ils enfoncés dans la nuit que le carillon de porte de la boutique résonna de notes cristallines et que Gabrielle entra, les yeux brillants et les pommettes rougies par le froid. Elle frappa énergiquement des pieds sur le paillason pour se débarrasser de la neige collée à ses

bottes, ôta ses gants et repoussa vers l'arrière le capuchon de son anorak, qui libéra jusqu'à ses épaules un flot de boucles dorées aux reflets roux.

Sous l'éclairage d'une lampe à pétrole, la propriétaire s'affairait à ranger des casseaux de fruits et des bocaux de bonbons sur le comptoir. Elle accueillit l'institutrice avec un sourire qui illumina son visage pâle et ses grands yeux bleus :

— Bonsoir, mam'zelle Roy ! Comment ça va, vous ?

— Je vais bien, madame Chastel, merci, répondit-elle en posant son cartable sur une chaise et en étendant les mains au-dessus du poêle ronflant qui diffusait une chaleur revigorante dans toute la pièce. Aujourd'hui, j'ai effectué une longue leçon de sciences sur l'anatomie des animaux domestiques et sauvages. Les élèves ont trouvé cela plutôt... comment dire?... exotique, mais vos enfants se sont montrés particulièrement attentifs et ont bien participé. D'ailleurs, je ne peux que me féliciter de leurs résultats, surtout ceux de Louise.

— Ah, j'vous l'avais ben dit quand z'êtes arrivée icitte, mam'zelle Roy ! s'enorgueillit la commerçante, elle ira loin, celle-là...

— Et vous, madame Chastel, comment allez-vous ?

— Pas pire, pas pire, soupira celle-ci en caressant son ventre de femme enceinte maintenant devenu énorme. Heureusement, c'est pour bêtôt. J'suis un peu fatiguée, c'est

dur sur des jambes qui sont pas toutes jeunes: y faut que j'm'assoie plus souvent astheure. Pis le bébé m'balance de saprés coups d'pieds.

— Ah, ce sera peut-être un garçon! déclara l'enseignante.

— Pas sûr, y faut pas s'fier aux apparences: Louise, elle était gigoteuse de même.

Saisissant une guenille, la tenancière se mit à essuyer son meuble.

— Pis, fit-elle en jetant un regard en coin à Gabrielle, toujours pas de nouvelles de m'sieur Jean?

Les yeux pers de la jeune fille se voilèrent l'espace d'un instant. Sentant le feu lui monter aux joues, elle baissa la tête mais reprit vite contenance:

— Non, malheureusement.

— Personne non plus icitte, pas même ce pauv' m'sieur Lançon. Enfin, y vient de s'trouver un commis.

— Tant mieux, je m'en réjouis pour lui! C'est un homme très sympathique et Jean me disait souvent combien il l'appréciait.

— C'est pour ça qu'on comprend pas quelle mouche l'a piqué, nous aut'... enchaîna la marchande.

Elle posa alors la question qui lui brûlait les lèvres depuis plusieurs jours :

— Z'avez une explication à ça, vous ?

La jeune femme haussa les épaules, affectant la même incompréhension.

— Non, je n'en sais pas plus que vous, madame Chastel, mentit-elle.

En effet, dès l'annonce du départ précipité de Jean, elle avait compris que cet événement était lié à la violente dispute qui les avait tous deux opposés la veille dans la grange de Joseph Lançon : elle avait éclaté à la suite de son rejet de la demande en mariage du jeune homme de vingt-cinq ans. Le premier moment de surprise passé, elle en avait conçu un vif chagrin, auquel avait succédé une immense inquiétude à son endroit, mêlée d'un profond sentiment de culpabilité. L'avait-elle donc blessé à ce point, pour qu'il ait choisi de se jeter ainsi au hasard des routes, tel un errant ? Ensuite, soulagée d'apprendre que la battue organisée par les villageois dans la campagne s'était révélée infructueuse, elle avait jugé la réaction de son soupirant excessive, voire irresponsable. Un chagrin d'amour, aussi douloureux fût-il, méritait-il qu'on abandonne brutalement son nouveau pays et les êtres qu'on aimait, un travail stable, un employeur qui avait toute confiance en vous, et qu'on risque de compromettre un avenir qui s'annonçait plein de promesses ? Enfin, comme

elle avait seulement dix-neuf ans, elle s'était vite remise de ses émotions, et la vie, avec son cortège d'occupations, avait repris son cours. La pensée de Jean s'était estompée au profit de la passion qu'elle éprouvait pour Roderick Beauchemin et qui grandissait de jour en jour, la poussant de manière inexorable sur une voie de non-retour.

Certes, malgré la présence troublante de ce dernier dans sa classe, elle continuait à enseigner comme si de rien n'était, le traitant à l'égal de ses camarades et gardant pour elle les sentiments qu'elle nourrissait à son égard. Mais malgré les efforts qu'elle déployait pour conserver une parfaite maîtrise d'elle-même, un regard tendre ou un peu trop appuyé, une intonation de voix étranglée dans sa gorge, de brusques rougeurs ou une maladresse quelconque trahissaient de temps en temps son émoi. Et elle appréciait de plus en plus la compagnie de cet élève âgé de près de dix-sept ans qui s'attardait longuement auprès d'elle après les cours, une fois les autres écoliers partis, sous prétexte de lui poser une question, d'emprunter un livre ou de lui montrer une curiosité de la nature.

— C'est ben d'valeur, reprit la marchande, m'sieur Jean, c'était un jeune homme ben comme y faut...

— C'est vrai, madame Chastel, je le regrette beaucoup : c'était un bon ami et un garçon intéressant.

Constatant qu'elle n'obtiendrait pas davantage d'informations et que Gabrielle ne manifestait en rien le comportement

d'une amoureuse éplorée, cette dernière n'insista pas : après tout, peut-être que les gens du village et elle-même s'étaient trompés sur la nature des liens qui unissaient les deux jeunes gens.

Elle s'accouda au comptoir, comme pour mieux s'abandonner aux confidences :

— Moé, vous voyez, j'ai pensé que ç'avait quèqu' chose à voir avec son affaire à Montréal...

— Son affaire à Montréal... répéta Gabrielle, l'air de tomber des nues.

— Ben oui, paraît qu'y avait été accusé de vol dans la banque où y travaillait : c'est pour ça qu'y était venu dans l'Ouest...

Une expression de stupeur se peignit sur les traits de la jeune femme. Encore rouge quelques minutes auparavant, elle devint subitement toute pâle.

— Z'étiez pas au courant, p'têt' ? reprit la marchande.

— Pas du tout ! Il ne m'en a jamais parlé.

En un éclair, elle réalisa alors pourquoi le jeune Français paraissait quelquefois si triste ou absent, cependant que d'inexplicables ombres envahissaient son beau regard brun. En outre, il était toujours demeuré discret sur ses années passées à Montréal, éludant ce sujet de conversation lors de

leurs rencontres pour mettre en avant ses expériences de vie épanouissantes dans les plaines. Comme cette mésaventure avait dû le meurtrir ! Dans son for intérieur, il n'avait jamais dû l'accepter ni la digérer, encore moins l'oublier. Ce soir, Gabrielle découvrait enfin son douloureux secret. Son cœur se serra.

— Mais rassurez-vous, s'empessa de préciser la grosse femme, personne icitte a jamais pensé qu'y était coupable. Tout l'monde l'avait adopté pis l'appréciait.

— En effet, je crois qu'il était incapable d'un tel méfait. Il avait gagné honnêtement son argent. D'ailleurs, il ne roulait pas sur l'or : il faisait des économies et ne devait s'établir sur sa propre terre que dans plusieurs années.

— P'têt' que ça l'rongeait à l'intérieur pis qu'y a voulu retourner là-bas pour régler c't'histoire une bonne fois pour toutes...

— C'est possible, mais dans ce cas, pourquoi n'aurait-il pas informé monsieur Lançon de son absence ?

— Allez savoir ! Les hommes, y sont ben orgueilleux pis pas mal compliqués avec ça...

— Oui, reconnut Gabrielle dans un sourire, bien qu'ils prétendent toujours que ce sont les femmes.

Les deux interlocutrices échangèrent un rire de connivence.

— Entécas, j’espère qu’y nous redonnera un jour signe de vie, déclara la patronne.

— Je l’espère aussi, madame Chastel, lui fit écho l’institutrice d’un ton peu convaincu.

— Bon, à part de ça, qu’est-ce qu’y vous faut à soir, mam’zelle Roy?

— J’ai tout le nécessaire à la maison, madame Chastel, quoique je sois toujours terriblement tentée d’effectuer des achats inconsidérés lorsque je passe à votre magasin. Il est si bien achalandé!

La jeune femme adorait cet endroit au charme suranné, où régnait un fouillis hétéroclite d’étagères, de boîtes et de sacs débordants de marchandises appétissantes et variées, d’ustensiles reluisants et d’outils un peu mystérieux. De plus, il fleurait bon la cire, le grain et les fruits de saison.

— En fait, poursuivit-elle avec hésitation, j’ai quelque chose à demander à votre mari...

Elle se tortillait de malaise. Un peu intriguée, madame Chastel se tourna vers l’arrière-boutique :

— Odilon! appela-t-elle, on t’demande, viens-t’en!

— J’arrive! lança son mari depuis le fond du magasin.

Quelques secondes après, le petit homme rondet surgissait aux côtés de son épouse, boudiné dans son tablier bleu, un crayon fiché derrière l'oreille.

— Ah, bonsoir, mam'zelle Roy! s'exclama-t-il avec un large sourire en reconnaissant l'institutrice. Ça va? Comment est-ce que j'peux vous aider?

— Eh bien voilà, commença-t-elle en rougissant à nouveau, monsieur Beauchemin, le père de mon élève Roderick, m'a invitée à souper demain et... j'ai pensé que vous pourriez peut-être me conduire jusque chez eux... Enfin, si cela ne vous ennuie pas, bien sûr.

Elle avait prononcé ces mots d'une petite voix presque implorante.

Sans laisser le temps à son époux de répondre, madame Chastel se mit à pousser les hauts cris :

— Chez les Beauchemin? Vous y pensez pas! C'est pas une place pour vous, ça!

Puis elle se radoucit, tout en affichant un air grave :

— Mam'zelle Roy, z'allez encore penser que je me mêle de c'qui m'regarde pas, mais si j'étais vous, j'me rendrais pas là-bas...

— Mais pourquoi donc? se récria cette dernière.

— J'veux ben croire que m'sieur Roderick s'comporte ben envers vous, c'est pas d'mes affaires, mais son père, lui, c'est aut' chose : c'est un homme qui boit pis qui a la réputation d'être violent...

— Voyons donc, Sidonie, protesta le maître des lieux, c'est du passé, ça ! Moé, j'comprends que c'pauvre homme s'était consolé comme y avait pu quand sa femme était morte à la naissance de son gars, pis qu'y donnait quèqu' corrections à Roderick lorsqu'y faisait les quatre cents coups. Mais ça fait longtemps qu'y a arrêté d'boire pis y a jamais fait d'mal à personne. Pour sûr, c'est pas un bon client, y fait plutôt affaire avec les Anglais de Somerset, mais j'suis déjà allé livrer quèqu' babioles chez eux aut' et j't'assure que j'ai rien vu d'épéurant. C'est un commerçant honnête : y a son caractère, mais y est pas pire qu'un aut'.

— Tout de même, gronda sa femme, une jeune fille... aller souper chez un homme seul... c'est pas correct, ça !

Et s'adressant à Gabrielle à brûle-pourpoint :

— Pourquoi y vous invite, d'abord ?

— Oh, je suppose qu'il souhaite me connaître, répliqua-t-elle, un peu prise au dépourvu par cette question abrupte. Et discuter des résultats de Roderick en classe... comme n'importe quel parent d'élève !

— Ben justement, les aut' parents d'élèves, y vont vous en vouloir si vous allez vous asseoir à la table des riches astheure. Vous allez faire des jaloux pis ça va encore parler...

— Mais je compte bien faire la tournée des autres fermes aussi! Et puis monsieur Beauchemin ne sera pas seul avec moi puisque son fils sera là.

— Entécas, moé, j'vous aurai prévenue. J'espère qu'y vous arrivera rien de mal...

— Ah, tu dis des niaiseries, Sidonie, la tança le propriétaire, c'est pas la maison du diable quand même! J't'assure que mam'zelle Roy risque rien là-bas.

— Ben pourquoi qu'y s'cache de même alors, c'te bonhomme-là? Y a ben quèqu' chose à s'reprocher...

— Ah, mais t'sé ben qu'y s'est jamais vraiment remis du décès de son épouse. Pis surtout, y veut pas être mêlé aux ragots du village... C'est un monsieur instruit pis qui a droit de préférer la solitude pis la tranquillité de sa maison. Pis y est pas tout l'temps enfermé chez lui: c'est un homme qui brasse des grosses affaires, y est souvent en voyage dans la région, pis à Winnipeg pis à Montréal.

Et revenant à la jeune fille :

— À quelle heure est vot' rendez-vous, mam'zelle Roy?

— À dix-neuf heures.

— Ça fera mon affaire. Et pour le retour ?

— Roderick m'a dit que son père et lui me ramèneraient chez moi après le repas. On ne voudrait pas vous déranger. Et bien entendu, je vous paierai votre *gaz*.

— Pensez donc, mam'zelle Roy ! Z'êtes une bonne cliente pis ça m'fait plaisir de vous rendre service. Pis on vous aime ben, nous aut'.

L'intéressée le remercia d'un sourire.

— Ben, j'vous souhaite de passer une belle soirée pareil, mam'zelle Roy, ajouta la gérante. Mais si jamais y s'passe quèqu' chose de louche, appelez-nous : mon mari ira vous chercher.

— Je ne pense pas que ce sera nécessaire, madame Chastel, mais merci quand même. Alors à demain, monsieur Chastel !

— À demain, soyez icitte à six heures et demie !

Gabrielle renfla ses gants, attrapa son cartable et sortit de l'épicerie en gratifiant madame Chastel d'un sourire vainqueur.

Cette dernière croisa les bras sur sa poitrine :

— Ah, elle en a du culot ! lâcha-t-elle pour elle-même. Quand elle a quèqu' chose dans la tête, elle tient son boute, celle-là ! Les Beauchemin ! Comment qu'elle a fait pour s'faire

La maîtresse d'école

inviter chez eux aut'? Du monde qui reçoit jamais d'ordinaire!... Entécas, quelle *essentrique*! On en a encore jamais vu une de même par icitte. Mais comme dit mon homme, on l'aime ben gros pareil, not' p'tite maîtresse d'école!